

Variétés

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **2 (1894)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

n'avaient aucun plan de campagne fixe, mais l'intention peut-être de mettre à contribution la belle vallée de l'Entlibuch et de jeter l'épouvante à Berne, ce premier échec semble destiné à mettre un terme à cette coupable et ridicule expédition. Nous attendons à chaque instant des résultats, et avec quelle vive impatience ! C'est ce que vous pouvez juger. Sûr est-il que la colonne vaudoise qui se portait sur le Simmenthal allemand pour se mettre en contact avec l'Argovie, a reçu contre-ordre et s'est arrêtée à Délémont. Un *Te Deum* est ordonné et sera exécuté aujourd'hui. La cloche du *Schallenbergwerk* s'est fait entendre depuis six heures du matin. C'est à minuit que la bonne nouvelle est arrivée. Rassurez-vous !... »¹

Par ce spécimen, le lecteur peut juger de l'ignorance et de la crédulité du *Journal royal* et de son parti.

Eug. MOTTAZ.

VARIÉTÉS

RÉMINISCENCES DIVERSES : LA FAMILLE D'ORLÉANS. — LA MAISON DE BRUNSWICK. — LES GUELPHES. — LES HABSBOURG. — LES HOHENZOLLERN.

CAUSERIE

PAR C. CORNAZ-VULLIET.

A l'occasion de la mort du comte de Paris, la presse suisse a rappelé que le défunt avait visité plusieurs fois notre pays. Cela intéressera peut-être quelques-uns de nos lecteurs d'apprendre que pendant l'hiver 1862-1863 son Alt. Roy. a fait, en compagnie de son frère le duc de Chartres et de son oncle le duc d'Aumale, un séjour à l'hôtel de Beau-Rivage, à Ouchy, où ils occupaient le plus bel appartement du premier étage. Le comte de Paris commençait alors son *Histoire de*

¹ Voir Verdeil IV, 319.

la guerre civile en Amérique ; de son côté, le duc d'Aumale continuait à la même époque la publication de son *Histoire des princes de Condé*. A ce moment il y avait dans l'hôtel de Beau-Rivage la famille Biron de Courlande, les de Gerstenschweig, dont le nom rappelle la domination de la Russie sur la Pologne, le conseiller Tolstoï, le duc anglais de Buckingham and Chandos, apparenté à la maison des Guelfes, etc., etc.

Nous voulons rappeler incidemment qu'en mars 1863 le mariage du prince de Galles, héritier de la couronne britannique, avec la princesse Alexandra, fille du roi de Danemark, avait provoqué de grandes fêtes dans le même hôtel. Sa sœur Dagmar est aujourd'hui impératrice de Russie, sous le nom de Marie-Féodorovna ; elle était alors fiancée au Césarewitch Nicolas, mort il y a environ trente ans. C'était donc le frère aîné de l'empereur Alexandre III.

On se souvient qu'au printemps 1863 les colonies étrangères de Genève, de Lausanne, de Vevey et de Montreux avaient profité de cette double circonstance pour organiser en Suisse des réjouissances dont on a jadis beaucoup parlé.

Déjà environ dix ans auparavant, le comte de Paris était venu à Lausanne avec sa mère. A ce séjour se rattache une jolie anecdote. La duchesse Hélène d'Orléans, née princesse de Mecklembourg-Schewerin, veuve du prince royal Ferdinand d'Orléans, ayant annoncé son intention de faire visite à une famille lausannoise, très en vue, le concierge de la campagne qu'habitait cette famille avait reçu l'ordre de ne laisser entrer que l'illustre visiteuse.

Les personnes qui se faisaient une fête de recevoir cette princesse, dont le beau caractère a été très apprécié par tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, furent des plus contrariées d'avoir attendu inutilement.

Tout à coup l'incognito du génie qui se nomme le concierge a fait l'aveu qu'il s'était bien présenté une dame avec son fils. « Comme sa mise était très simple, dit-il, et qu'elle était à pied et non pas dans une voiture de gala, j'ai supposé bien faire de dire que la famille n'était pas à la maison. » On aura déjà compris que c'était le comte de Paris et sa mère. Les apparences sont souvent trompeuses.

Autre détail :

Après la révolution de 1848, le roi Louis-Philippe et sa famille prirent le chemin de l'exil et se fixèrent en Angleterre. Les *Mémoires* de la duchesse d'Orléans nous apprennent

qu'elle passa la fin de 1851 et une partie de 1852 entre l'Allemagne où l'appelait naturellement sa mère, et la Suisse qu'elle aimait de souvenir d'enfance, pour y être venue à l'âge d'environ quinze ans avec son frère le prince Albert. A ce sujet, on dit qu'en quittant les grandes plaines sablonneuses du Mecklembourg, ses marais et ses bois d'une couleur uniforme et sombre, les splendeurs de nos paysages, vus pour la première fois, la remplirent de telles émotions que souvent elle ne pouvait les exprimer par des paroles. Un jour on la surprit en larmes devant la chute du Rhin, dont l'écume blanche étincelait au soleil et l'enveloppait de sa poussière d'or.

A Lausanne, nous apprennent encore ses *Mémoires*, une course entreprise avec toute sorte d'entrain par les jeunes princes (ils avaient alors respectivement l'un quatorze ans et l'autre douze) faillit lui devenir fatale, car nous lisons ce fragment : « En un lieu (il doit se trouver entre la Vuachère et la Perraudettaz) où la route domine un ruisseau alors grossi par les pluies, la voiture versa et roula au fond de l'eau. En un instant les princes surent se dégager et, d'un bond, sautèrent sur le bord ; mais comme ils cherchaient leur mère, pour la faire sortir, ils n'aperçurent plus, avec effroi, que les cheveux flottants sur l'eau. Elle était évanouie, à moitié écrasée sous Madame de V... également sans connaissance ; l'eau lui couvrait déjà le visage. On eut mille peines à la retirer. A peine revenue à elle, son premier cri fut un cri de joie en voyant ses fils sains et saufs près d'elle. Le visage terrifié de ses enfants à la pensée du danger de leur mère ; la tendresse enfantine de l'un, contenue de l'autre, la présence d'esprit de tous deux, lui firent une impression bien plus vive que l'accident lui-même. De son épaule cassée, des atroces douleurs endurées pendant le retour à Lausanne dans une carriole dont chaque secousse brisait la pauvre malade, elle en parlait gaiement. Ce qu'elle se rappelait avec émotion, c'étaient les soins de ses fils, de ses amis, l'arrivée de la reine Marie-Amélie, surtout, accourant de l'Angleterre auprès d'elle. Pour une nature aussi active et aussi nerveuse, c'était pourtant une épreuve que l'immobilité pendant plusieurs semaines : la douceur de son âme en triompha. Elle était toujours souriante sur son lit, dans cette maison étrangère, où mille choses lui manquaient, malgré les soins de ses hôtes, famille excellente toute pénétrée de pitié et de sympathie pour la gracieuse malade. »

On comprendra que nous laissions de côté le nom des personnes auxquelles la duchesse Hélène avait voulu faire visite et le nom de la pension qu'elle avait à Lausanne. Rentrée en Angleterre, elle est morte le 18 mai 1858, à l'âge de quarante-quatre ans. Son testament fait à Eisenach le 1^{er} janvier 1855 est, dans son genre, un modèle d'amour maternel le plus tendre ; il se lit dans le livre *Madamè la duchesse d'Orléans*, par *** (collection Michel Lévy, à 1 fr. le volume). Ce livre, qui a pour épigraphe : France... Whose heart I thought I had, for she had mine, ce qui signifie en traduction libre : France... dont je supposais posséder son cœur, car elle avait le mien ¹.

* *

Lorsqu'il y a environ trente ans, M. le duc d'Aumale a placé le prince de Condé chez M. le colonel Aubert, au château de Renens, pour permettre à son fils de suivre quelques cours à l'Académie de Lausanne et qu'il recevait alors ses leçons de science militaire de M. le colonel Lecomte, le jeune prince a été ensuite admis, si ma mémoire me sert bien, à l'école des aspirants à Soleure. En prenant congé de son fils à l'hôtel de la Couronne de cette ville, le duc d'Aumale lui aurait dit : « Vas, mon enfant, et souviens-toi que tu es l'égal, rien de plus, rien de moins, de tes camarades de la Suisse. »

Si le service de *chambrée*, etc., ne plaisait pas beaucoup au jeune prince, il a laissé chez les étudiants de notre académie, qui ont eu l'occasion de le voir de près, un aimable souvenir. On sait que le jeune prince est mort de la fièvre typhoïde à Sidney (Australie), en septembre 1866, à l'âge de vingt-un ans.

* *

Plus récemment le prince Robert d'Orléans, né en 1869, fils aîné du comte de Paris, avait, on se souvient, organisé dans l'hôtel Beau-Rivage à Ouchy, l'entreprise consistant à ne pas tenir compte de la loi d'exil frappant sa famille. On sait le reste.

¹ Nos citations sont empruntées aux pages 24, 180 à 182, 229 et suivantes de ses *Mémoires*. Cette femme remarquable a aussi fait le sujet d'une intéressante biographie insérée dans le journal *La Famille* (année 1869), et plus récemment dans l'*Univers illustré* n° 2060, du 15 septembre 1894.

Il a été dit qu'à l'occasion d'un congrès scientifique, réuni en Suisse, il aurait eu grand plaisir de faire la connaissance de son rival le prince Victor, né en 1862, fils de « Plonplon » et petit-fils du roi de Westphalie, dont il sera question plus loin. C'était au congrès géographique de Berne, en 1892 ; le prince Victor a fait alors une intéressante conférence sur ses voyages.

Notons en passant les indications intéressantes fournies par le *Gaulois*, sur les études militaires du duc d'Orléans, dont la devise serait : « Tout plutôt que l'exil. » Comme notre patrie pourrait en subir le contre-coup, il y a lieu de se rappeler cette année 1838, où un gouvernement qu'on s'efforcerait de rétablir, agitait la question de *châtier* ceux qu'il appelait de « turbulents voisins. » Maintenant, l'agitation vient plutôt de ces voisins eux-mêmes.

*
*
*

A propos du roi Louis-Philippe, dont le nom s'est aussi présenté dans ces réminiscences, on sait qu'avant de succéder à Charles X, il avait été maître d'école dans une maison d'éducation installée dans le château de Reichenau, à deux heures de Coire. Cet institut appartenait alors à M. de Tscharner, et la direction en était confiée à M. Jost. Zchokke y fut professeur, et le futur monarque, sous le nom de Chabos, y enseigna pendant huit mois, de 1793 à 1794 (il y a donc un siècle). Le roi conserva dans la suite le souvenir de cet asile, car en 1845 il envoya au propriétaire du château deux tableaux de prix peints par Winterhalter. L'un représente M. de Chabos âgé de vingt ans, l'autre le monarque cinquante ans plus tard. « De plus, nous écrit le propriétaire actuel du château, M. Adolphe de Planta, la reine Marie-Amélie nous a encore offert une médaille en argent, où l'on retrouve toute la famille royale, et une plume dont le roi s'est servi dans ses derniers jours. J'ai été reçu en 1847 par Louis-Philippe aux Tuileries et à Neuilly. Un sourire sur les lèvres, il m'a fait le récit de son séjour à Reichenau, où, disait-il, j'ai rempli les doubles fonctions de professeur et de médecin. Il m'a encore raconté un voyage fait dans l'Engadine pendant l'hiver 1793-1794, et il m'a montré une carte remontant à cette époque, en me disant : *Peut-être me vaudra-t-elle encore quelque chose.* » On voit

par là combien le monarque ne perdait pas de vue les questions d'intérêt. Et, ajoute M. de Planta : « Dans un grand dîner aux Tuileries, je fus placé vis-à-vis de lui. Lorsque les glaces arrivèrent, au dessert, il s'est adressé à moi en ces termes : « *Hé bien, M. de Planta, voici des glaces du Kunkel* (un glacier situé dans la contrée de Reichenau dont il n'avait pas oublié le nom). Avec le comte de Paris et le duc de Chartres, j'ai visité l'Engadine ; à leur retour, les deux princes ont été rejoindre leur mère aux bains de Ragatz. »

La chambre qu'habitait Chabos est souvent visitée. Parmi les personnages illustres, nous nommerons la reine Hortense et son fils, le prince Charles-Louis, le futur empereur Napoléon III. Ce dernier était sans doute curieux de connaître une habitation rendue célèbre par celui dont il convoitait le trône.

Le château de Reichenau, dans une situation très pittoresque, appartient depuis 1820 à la famille de Planta.

A l'occasion de l'Exposition nationale de Zurich en 1883, et pour le groupe 30, M. Chr. Kind, archiviste cantonal à Coire, a publié en langue allemande un intéressant opuscule intitulé : *Le château de Reichenau, au canton des Grisons, autrefois une maison d'éducation*. Cette brochure donne des détails très complets sur le séjour de Chabos dans l'ancienne Rhétie. Elle nous apprend entre autres qu'un soir du mois d'octobre 1793 il s'est présenté dans la cour du château, vêtu très simplement, et portant un petit paquet suspendu à son bâton. Seule la direction de l'insititut connaissait le nom véritable de l'illustre exilé par les événements survenus en France à la fin du siècle dernier, et le secret en a été longtemps bien gardé. Le prince, que les circonstances avaient fait professeur, parlait allemand avec un peu d'accent étranger. Après avoir subi avec succès une épreuve en présence du personnel enseignant, on l'a chargé de donner à quelques élèves des leçons de français, d'anglais et de mathématiques. Mais d'après le rapport d'examen, il possédait encore très bien l'allemand, l'italien et la philosophie. Par son caractère jovial, Chabos s'était acquis l'amitié de toute la maison.

Qu'on se représente l'émotion du duc de Chartres, devenu plus tard duc d'Orléans, lorsque quelques jours après son arrivée à Reichenau il apprit que son père, surnommé

Philippe-Egalité, avait été guillotiné le 6 novembre 1792. Il se trouvait forcé de surmonter son émotion ou de cacher sa tristesse. Entré en fonctions au commencement de novembre, il jugea prudent de chercher ailleurs un asile, lorsqu'au printemps 1794 des troubles éclatèrent en pays grison. Il quitta Reichenau fin juin et alla se fixer à Bremgarten, d'où il gagna l'Angleterre.

Quant au nom de Chabos, il avait été choisi en souvenir du général Chabaud-Latour, un ami de la famille royale¹. Très souvent il aimait à s'entretenir avec la reine Amélie de cette phase de sa vie et il s'écriait avec un indicible plaisir : « On a dit de moi que j'avais été excellent maître d'école. » D'autre part, il connaissait aussi un M. Chabos, de Nîmes. Pendant son séjour à Bremgarten, il a porté le nom de Corby, et sa correspondance y parvenait par l'intermédiaire du baillif Hottinger, à Zurich, ou adressée au chevalier Rionel, à Bremgarten.

M. A. Vulliet, rédacteur de la *Famille*, possédait un livre de comptes ayant appartenu au Roi-Bourgeois. On y lisait, si nous avons bonne mémoire : « Mesdemoiselles les princesses feraient bien d'être plus économes..... le cuisinier emploie trop de graisse. » — Enfin tous les articles qu'il trouvait d'un prix élevé y étaient soulignés au crayon bleu.

* *

Autre réminiscence. J'ai pu dire dans le volume de ma *Suisse romande en zig-zag*, relatif à la *Vallée de la Broye*, que le prince héréditaire de Brunswick, qui habitait Lausanne sous le nom de comte d'Eberstein, fit en 1785 un voyage en Suisse en compagnie du futur doyen Bridel chargé de donner des leçons à celui qui a trouvé la mort à Waterloo, le 16 juin 1815. Ce prince, père du duc Charles, dont le sarcophage se voit à Genève, avait en 1785 quatorze ans lorsque, se trouvant à Moudon, il tira le premier coup au noble jeu des fusiliers.

* *

Vers 1865, le prince Arthur, troisième fils de la reine Victoria, a fait un long séjour à l'hôtel Beau-Rivage, à

¹ La fille de M. Chabaud-Latour s'est fait une réputation comme poète; elle a composé entre autres le petit dialogue versifié : *L'Enfant et l'Oiseau* que nos enfants apprennent; il est dans son genre un petit chef-d'œuvre.

Ouchy ; ce prince, né le 1^{er} mai 1850, avait alors pour gouverneur le colonel Sir Ponsonby. M. Adam Vulliet avait été chargé de lui donner des leçons d'histoire et de géographie, et sa famille conserve le portrait de ce prince, âgé alors de quinze ans. Le prince Arthur, plus connu sous le nom de duc de Connaught et de Strathearn, a épousé, le 13 mars 1859, une des filles du prince Frédéric-Charles, l'un des chefs les plus en évidence de l'armée allemande victorieuse en 1870-71.

Sir Ponsonby avait prié M. Vulliet d'être très sévère à l'égard du jeune prince et de ne lui laisser passer aucune faute, et son gouverneur le punissait très sévèrement pour la moindre plainte.

Un fils du prince de Galles est aussi venu à l'hôtel Beau-Rivage dans les mêmes circonstances.

Si la Savoie sait se souvenir qu'elle a été le berceau de la maison royale d'Italie, le canton d'Argovie aime à se rappeler qu'il possède au-dessus de Schinznach l'antique manoir des Habsbourg dont le nom est maintenant intimement lié à la monarchie austro-hongroise, et presque tous les membres de la famille impériale sont, dit-on, venus, sans se faire connaître, visiter ces ruines qui dominent le village de Birr dont le nom remet en mémoire celui du grand éducateur-philanthrope Pestalozzi, inhumé dans le cimetière de ce village et dont nous parlerons aussi.

A l'occasion de l'entrevue de l'empereur Guillaume II avec une délégation du Conseil fédéral (MM. Schenk, Frey et Lachenal, accompagnés de MM. Ringier, chancelier, Herzog, général, Roth, ministre suisse à Berlin, etc.), entrevue qui a eu lieu à Lucerne le 1^{er} mai 1893, un correspondant de la *Gazette de Lausanne* a pu écrire :

« M. de Liebenau, le savant archiviste du canton de Lucerne, affirme que depuis l'an de grâce 1777, la Suisse n'a pas eu l'honneur d'une visite de l'empereur d'Allemagne. Il traversa, en juillet de la dite année, tout le pays, de l'occident à l'orient, incognito, sous le nom de comte de Falkenstein. Les gouvernements des cantons lui envoyèrent néanmoins des députations qu'il se refusa obstinément de recevoir, tenant, disait-il, le peuple suisse en aussi haute estime qu'il en avait peu pour les conseils. A Genève, il

visita de Saussure et le peintre Liotard, dont la fille avait Marie-Thérèse pour marraine; à Berne, il prit son logis à l'hôtel du Faucon et alla voir le grand Haller, alité, et l'arsenal, dont les glorieux trophées l'intéressèrent. Sur la route de Soleure, raconte M. de Liebenau, il s'arrêta pour dîner dans un petit village. L'aubergiste était absent et sa femme étendait du linge dans le verger. Le dîner fut médiocre.

» — Je vous fais mes excuses, *Herr Kaiser*, lui dit la *Wirthin*, mais je suis sûre que quand votre femme a sa lessive, elle ne vous donne pas non plus de bons repas.

» A Bâle, l'empereur refusa de recevoir le bourgmestre, M. Isaac Iselin, un aïeul du nouveau conseiller d'Etat, mais il alla voir l'atelier du graveur Mechel et la rubannerie de maître Sarasin.

» Il y a cent et seize ans de cela ! La couronne du saint empire romain a passé des Habsbourg aux Hohenzollern. Les Habsbourg sont d'Argovie, les Hohenzollern sont originaires, dit-on, des Grisons. Et dites après cela que les Suisses à l'étranger ne font pas leur chemin. »

Le Conseil fédéral a fait à Guillaume II un accueil hospitalier; en définitive il aurait pu imiter Joseph II, et, observe le même correspondant: « Personne de nous n'eût alors songé en lui en vouloir, pas plus qu'on n'en a voulu à l'empereur d'Autriche et à la reine Victoria de n'avoir pas cherché à entrer en rapports personnels avec notre gouvernement ». Puisque l'empereur d'Allemagne s'est arrêté, c'est évidemment qu'il ne tient pas la Suisse et ses magistrats pour des quantités négligeables; il n'y a rien là que de très honorable pour nous, et le Conseil fédéral a eu raison de faire au souverain allemand une aussi belle réception que celles faites précédemment au shah de Perse et au roi Humbert pour ne rappeler que les deux derniers monarques ayant officiellement annoncé leur visite.

Pourquoi ne pas remémorer ici cette attention délicate de l'empereur d'Allemagne donnant satisfaction à un jeune collégien vaudois voulant embrasser la carrière des armes. On sait qu'avec l'assentiment de son père, notre jeune concitoyen a été admis dans une école militaire allemande, sans changer de nationalité. Dans d'autres pays on est obligé de se faire naturaliser pour bénéficier des faveurs de l'autorité.

